

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 58 (2008)
Heft: 4: La théologie entre reprises différées, déplacements et ruptures

Artikel: Réponse à Jean Kaempfer
Autor: Gisel, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-381772>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RÉPONSE À JEAN KAEMPFER

PIERRE GISEL

Résumé

Cette réponse commence par reprendre le soupçon de réduction anthropologique, pour en situer la problématique dans une histoire large. Elle se poursuit par un réexamen, problématisant, des différences entre théologie et sciences des religions. Elle continue avec la question de l'agonistique et de la neutralité, avant de conclure sur une proximité avec la littérature.

1. *Une réduction anthropologique ?*

Est-ce que, dans mon livre, je présente une «version anthropologique du théologique» ? Ou une localisation de la théologie dans le «champ d'une socio-logie, ou d'une socio-psychologie» ? La question est centrale. Et elle va se tenir tout au long de la discussion. On y reviendra donc.

En première approche, disons que, sauf à être *stricto sensu* supranaturaliste (mais c'est une version moderne, née en polarisation avec une part des Lumières et les sciences modernes de la nature, notamment autour de la question du miracle, et selon une veine qui prolonge à sa manière cette production également moderne que sont les fondamentalismes¹), la théologie a toujours eu affaire dans notre tradition – et l'a explicité et assumé – au champ de l'*humain* et du *monde*. Ce champ, de tous, était seulement vu sous un certain angle. Dit en langage médiéval : vu *sub ratione Dei*; au sens où le monde et les choses étaient lus et reçus en fonction d'un «d'où ils viennent» (leur «pro-venance») et d'un «à quoi ils sont destinés ou en fonction de quoi ils sont disposés» (leur «finalité» articulée, en l'*humain*, à des «*vertus*»). Le rapport à Dieu y est alors *indirect*. Et décalé. En première ligne, et de bout en bout, se tiennent le monde et l'*humain*. Dieu n'est pas objet – au sens où des choses du monde peuvent être objets –, fût-il le meilleur, le plus haut, l'objet de plus grande valeur, etc. Le théologique ne peut dès lors qu'être transversal, renvoyant à de l'hétérogène, tout en étant articulé au monde, et au monde seulement. À de l'anthropologique. À du «socio-psychologique» en ce sens-là.

¹ Spécifiquement au début du XX^e siècle, aux États-Unis, cf. l'entrée «Fondamentalisme», due à J.-P. WILLAIME, in : P. GISEL et L. KAENNEL (éds), *Encyclopédie du protestantisme* (1995), Paris/Genève, P.U.F./Labor et Fides, 2006², p. 523 *sq.*

Voilà pour le principe, et en première approche. Mais, concrètement, il n'en va pas sans ambiguïté, ni sans investissement «idéologique» (on y reviendra), où la foi investit de fait des objets qu'elle n'a pas à investir en première ligne, ou qu'elle investit comme objets justement (même la Bible et les données symboliques, sacramentaires et autres, ne sont pas, rigoureusement, objets à croire) ; un investissement qui ne correspond pas à la «vertu» (la disposition, en l'humain) qu'elle est ou qu'elle cristallise, vertu d'une confiance et d'un s'en remettre, sur fond de don, de dette et de retour.

La question est donc double. D'abord, est-ce que ma manière de dire aujourd'hui ce qui tient la théologie – un renvoi à l'absolu, le motif ou la question de l'absolu – fait qu'il se trouve pertinemment transposé dans les catégories du socio-culturel contemporain, ou est-ce que ma manière «anthropologise» de sorte qu'elle sanctionnerait ou conduirait à de l'unidimensionnalité, à du pur descriptif, sans considération des postures historiquement engagées (des positions singulières dans le monde), ou renvoyant toute posture et tout avènement de sujet au privé, arbitraire et non traitable ? J'espère, sur ce point, que c'est le premier terme de l'alternative qui est valide. Mais il y a un second questionnement : est-ce que la croyance n'est pas toujours, de fait, aussi autre chose que ce que la théologie en dit ou a pu en dire ? Et est-ce que les Églises ou autres organisations religieuses (leurs substituts aussi parfois) n'en vivent pas, de cette autre chose, moins avouée, dans ce qu'elles «font croire» dirait Michel de Certeau, probablement comme toute institution ? Or, de cela, intellectuellement et humainement, on ne saurait en effet se dédouaner. Et pas plus en théologie qu'ailleurs. Sauf à ce que la beauté du discours ne cache de la mauvaise foi...

2. *Théologie ou sciences des religions ?*

C'est là encore une question qui se tiendra tout au long du débat. Et elle est double également. D'abord, dans mon texte, est en effet récurrente l'expression (et Jean Kaempfer la pointe), à propos de tel ou tel problème à assumer : «que l'on soit en théologie ou en sciences des religions». Mais c'est alors pour dire qu'il n'y a ni question ni champ réservés. À l'encontre de certaines vulgates reçues ; des deux côtés au demeurant. Pas de question *réservée*, même si, assurément, toute question peut être prise en charge de façon *differentielle* et, pourquoi pas, au moins selon les cas, de façon conflictuelle. Pour exemple : on peut – on doit – déconstruire la figure doctrinale du Christ et restituer Jésus à l'histoire. Il reste que, tant en théologie qu'en sciences des religions justement, il y a à travailler et à interpréter la construction christologique proposée et effective : la construction qu'est historiquement le christianisme – la *religion* chrétienne –, avec ce qui y est fait, consciemment ou non, délibérément ou non, de la référence au dénommé Jésus (jeux de mémoire et d'institutionnalisation, en corrélation, et sur fond de marginalisations et de refoulements ; jeux

d'identité avancée sur fond de possibles divers et historiquement circonscrits ; jeux de traditions disant des continuités imaginaires par-delà des discontinuités de fait ; etc.).

Mais, par-delà, est-ce que la théologie – comprise selon la ligne directrice exposée dans mon livre – peut légitimement revendiquer une place dans le champ des sciences des religions ? Et, sous-question : si oui, est-ce parce qu'elle n'est plus vraiment théologique et déjà science des religions, ou est-ce *comme* théologie, mais alors au gré d'une circonscription bien précise et délimitée du mot ? Disons, provisoirement, que c'est là un ensemble ouvert de questions, et qu'il y a bien des choses à préciser à chaque fois. Va-t-on, pour commencer, entendre théologie 1) au sens d'une *histoire des théologies*, passant par ce qui les sous-tend, mais passant aussi par une analyse de leurs conditions concrètes de production – moment pour moi incontournable et décisif –, alors, oui, il y a place pour cet examen en sciences des religions ; comme dit ci-dessus : pas de lieu réservé, fût-ce pour du théologique. Ou va-t-on plutôt entendre théologie 2) au titre d'une *interrogation sur le rapport à transcendence* – ni toujours donné en matière religieuse ou de forme de civilisation, ni d'un seul type bien sûr –, alors la réponse serait : peut-être. Mais au sens où la théologie cristallise une histoire de l'explicitation de ce rapport ; non au sens où il y aurait là un objet qui lui serait spécifique. La philosophie peut aussi thématiser et penser cet axe du rapport à la transcendance (de fait, la philosophie de la religion le fait peu, probablement par réserve, une réserve déplacée à mon sens, à prendre réellement en charge les questions qui furent centralement celles de la théologie ; quant aux philosophies religieuses, ce sont de fait des théologies, au sens de systèmes de représentations religieuses, mais sécularisées ou décalées de confessions institutionnelles). L'anthropologie dite culturelle et l'histoire sociale peuvent également thématiser l'axe ici en cause.

Telle que présentée dans mon livre, la théologie est d'abord travail sur les *institutions*, je l'ai souligné, sur les *imaginaires* aussi (c'est lié). Un travail inscrit en *histoire sociale*, et passant par l'*anthropologique* et le *comparatif*. En quoi le travail indiqué ressortit toujours à de la théologie (en bonne ou en mauvaise part...), ou en quoi se donne là subrepticement ou non un transfert, en un registre autre que théologique, de ce qui n'a jamais été que théologique (de ce qui ne peut jamais n'être que théologique), ce sont des questions ouvertes, et sur lesquelles je reviendrai.

3. Une dimension agonistique ?

Dans mon propos se profile une «dimension agonistique», comme le perçoit bien Jean Kaempfer, et mon discours «se fait militant». *Pathos* et disposition psychologique propres au théologien, fût-il sécularisé ? Peut-être. J'accorde, sans reste, que la question demeure, et dans mon livre assurément. Mais, par-delà, n'y a-t-il pas néanmoins à opérer là quelques distinctions ? Sur

quel terrain se déploie l'«agonistique» ? Sur du social d'une part, et à propos de traditions religieuses de l'autre, ici le christianisme. Pour ce qui touche au social, oui, j'ai des affects. Je n'aime pas la normalisation, *soft* ou non, de nos sociétés contemporaines. Et j'en appelle, humainement, à de l'excès, à du non-normalisable. Ce point relève de diagnostics – susceptibles d'être discutés – sur l'aujourd'hui. Un aujourd'hui certes mis en perspective historique, mais pour faire apparaître, *via* détour, telle ou telle de ses données. Un aujourd'hui considéré comme tel et à son profit. Il est vrai que le détour proposé est lourd de sensibilités et de connaissances liées à ce qui a pu être en travail dans ce que le théologique a pu porter – ou à ce dont il a pu être l'occasion –, un théologique lui-même problématisé et différencié au demeurant. Mais, à condition bien sûr de préciser les divers niveaux et modes de discours et d'argumentation mis en œuvre, ce point est-il à exclure du travail intellectuel, universitaire notamment ? Et si oui, ne serait-ce pas sanctionner une réduction technocrate des savoirs et, en couple, une pure privatisation ou subjectivisation arbitraire des jugements de valeur, à propos desquels il n'y aurait aucune possibilité de tracer des typologies et de dire des enjeux en termes humains ? Tout ce qui fut historiquement entraîné avec le théologique serait alors récusé, certes, mais ne le seraient pas aussi Nietzsche, ou Freud, ainsi que la philosophie, de Platon (contre les sophistes) à Descartes (contre la scolastique), à Kant (dévoilant les apories de la métaphysique) ou à Derrida (donnant à voir des enjeux humains, historiques et sociaux, dans son travail de déconstruction) ?

Cela dit, il y a, dans la question, plus grave : l'agonistique se ferait également voir sur le terrain religieux, en l'occurrence sur la scène chrétienne. Et même au cœur de débats en cours sur notre «petit lopin romand». Que je trouverais «frileux» (effectivement !). Le point est bien sûr, chez moi, à inscrire dans une donne plus large : un repli du christianisme sur ses biens propres. À ce propos, disons, d'abord, que le fait doit être enregistré, argumentation à l'appui, et qu'il doit être interprété : il est, comme toute chose en ces matières, un effet de conditions sociales précises. A-t-on en outre le droit de laisser à l'occasion percer, en de telles matières, un regret ? Quand un spécialiste de l'islam montre que l'islamisme ne représente pas tout ce qu'est et fut la tradition de l'islam, il décrit une situation, mais il dit en même temps, au moins potentiellement, un autre possible (le vœu, par exemple, de la construction d'un islam européen). Croyant ou non, défenseur ou non du christianisme, je peux en effet être amené à laisser transparaître tel regret ; mais il est, chez moi, à inscrire dans une évaluation de l'ensemble de nos sociétés. Non du christianisme en tant que tel : je ne suis pas là pour le défendre. J'ai simplement envie de dire que le christianisme a ses pathologies (ainsi, simple exemple, d'un motif sacrificiel), comme toute tradition et toute réalité humaine, mais c'est en pouvant dire en même temps, à la fois que ces pathologies *expriment* quelque chose du christianisme et que toute pathologie est *instructive* quant à ce qu'est l'humain : elle l'est quant au meilleur et quant au pire, les deux, le meilleur et le pire en tant qu'ils

sont inscrits dans le pathologique même ! Il n'y a donc, pour moi, pas de rêve de pureté, ou de non-pathologique.

Il va de soi que, venant de la théologie, je suis sensible à des points du type évoqué. Mais, outre qu'ils n'ont rien à voir avec la question d'une adhésion ou non, sont-ils liés à du théologique, et à du théologique exclusivement ? Ne les retrouve-t-on pas, *mutatis mutandis*, et *mutatis mutandis* à chaque fois, en anthropologie, en psychologie, en sciences politiques, en histoire sociale ?

Deux précisions encore. La première : tel qu'esquissé et circonscrit, l'agonistique suppose-t-il une vision «essentialiste» de l'humain, du religieux aussi ? Il ne me le paraît pas – mais la discussion peut être poussée plus avant –, d'abord en ce que l'humain et ses expressions sur la scène religieuse sont, pour moi, de bout en bout à rapporter à des conditions historiques de production, donc à des dispositions socio-culturelles données. Et que, du coup, ce qui est dit de l'humain et du religieux requiert quelques moments d'une construction théorique, décalée («extra-territorialisée» ?), à mettre en place et à valider.

Second point : l'accusation adressée à certains de tomber dans de l'«idéologisation». Là aussi, la discussion devrait être poussée plus avant. Il me semble au moins faire un usage limité de l'accusation, même si le motif est, chez moi, effectivement récurrent. La question tient précisément aux modalités du *croire* ; qui doit être ici, par hypothèse, mais non sans lien avec une position et une histoire propres à l'Occident (une histoire particulière en ce sens-là), différencié du *savoir* : le type de rapport à l'objet n'est pas le même et, dans mon texte, c'est quand l'objet du croire devient – subrepticement ou de façon assumée – objet de savoir qu'il y aurait idéologisation. Certes, au cœur des croyances, cette idéologisation est toujours à l'œuvre. Ce n'est pas une raison pour récuser la distinction. Mais c'est assurément une raison pour mettre en place une «théorie» de la croyance et du savoir – des croyances et des savoirs –, de leurs constructions historiques et sociales, toujours en émergence et en changement, de leurs régulations, de leurs échanges, avec leurs jeux de distinctions et d'imbrications, etc.². Légitimité d'un questionnement et d'une problématisation quant à une «idéologisation» toujours à l'œuvre ? Pourquoi pas, me semble-t-il, si c'est, de façon circonscrite à chaque fois et selon une construction théorique à validité heuristique, pour faire apparaître ce qu'il en est des postures liées à telle croyance effective³.

4. D'une proximité avec la littérature

Jean Kaempfer propose au final une OPA sur le religieux et le théologique. Le «cœur de l'exercice théologique», c'est «le lieu et l'empire de la littérature».

² Cf. sur ce point le P. GISEL (éd.), *Les constellations du croire. Dispositifs hérités, problématisations, destin contemporain*, Genève, Labor et Fides, 2009.

³ Pour exemple, le créationnisme, qu'il faut justement bien traiter, socio-politiquement, autrement qu'en en appelant à la seule tolérance en matière religieuse.

OPA acceptée ! Au moins pour une bonne part. Ce n'est pas un hasard si je parle fréquemment, en matière de religion, et de christianisme pour commencer, de «mises en scène» (pour exemple : la mise en scène de Jésus dans les évangiles). Le moment est pour moi irréductible. Il est inscrit au cœur du religieux. L'oublier – le dénier et le sublimer en autre chose, attitude fréquente dans l'ordre des croyances, sur le plan tant individuel qu'institutionnel –, c'est, pour reprendre le dernier point ci-dessus, justement tomber en «idéologisation». La littérature est entre autres là pour nous en préserver, en partie et si faire se peut. Et l'«humour» est ici requis, la fiction en tout cas, parodies comprises ; «humour» parce qu'il y a mise à distance. Sans quoi plus rien ne pourrait être *travaillé* (en seconde ligne), mais sans quoi, en première ligne, rien non plus ne pourrait être *réellement* – c'est-à-dire, ici, *singulièrement* – vécu. Aveu final d'héritage ou d'affect «théologiques» ? Décider en quoi cela l'est ou le serait, et décider de ce qui s'y joue, cela suppose au moins qu'on se replace dans l'ensemble de ce que j'ai esquissé dans ma «réponse» (une théorie du sujet et de ses productions) !